

REMY COULOT

# En remontant vers le sud

Autobiographie



Remy Coulot

# En remontant vers le sud

*autobiographie*

© Remy Coulot, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-4845-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

*« Il faut écrire pour soi, c'est ainsi que l'on peut arriver aux autres »*

*Eugène Ionesco*

Eh bien voilà : je pose ici et maintenant le premier mot de l'histoire de ma vie. Du moins, sa part limitée et accessible aux souvenirs qu'il me paraît intéressants ou agréables de vous faire connaître, cher Lecteur, chère Lectrice.

Tout ce que vous lirez dans ces lignes est l'une des traductions possibles de ce que j'aurais pu extraire de la nébuleuse mémorielle de mon existence. Bientôt trente-trois années pour être plus précis, au moment où je commence ce récit. Ceux qui me connaissent déjà savent mon goût pour l'écriture que je traîne depuis l'enfance, depuis mes journaux intimes jusqu'à l'éclosion naïve de quelques nouvelles un peu maladroites à l'âge adulte. En 2005, l'envie me saisit de délivrer sans contraintes les souvenirs liés à ma période d'enfance vécue dans le nord de la France, entre 1988 et 1994 : ce récit d'une vingtaine de pages, « Rémy-niscence », sera une mignardise pour sa poignée de lecteurs, parents et amis proches. Je l'ai fondu dans le travail que vous allez lire.

Piètre lecteur, ne lisant le soir qu'une fois sous la couette après une journée de labeur intellectuel, perdant insidieusement le fil en m'endormant la plupart du temps sur le livre en cours avant de le condamner à l'oubli, ma culture littéraire est une fragile passoire. Quelques ouvrages clés ont toutefois ponctué ma vie et l'ont marquée de leur influence. Il en est ainsi de ma lecture en 2012 du roman historique *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell. Si vous n'avez pas lu ce livre, j'en toucherai deux mots dans quelques instants, mais à l'époque, pris d'une lecture passionnée de cette histoire – son fond – je fus aussi et particulièrement subjugué par sa forme : une écriture abondante, d'une richesse et d'une densité n'excluant jamais l'accessibilité, sous réserve d'un minimum de concentration à

sa lecture. Cette expérience m'insuffla l'énergie de me consacrer à un nouveau projet d'écriture, sans en connaître immédiatement la nature. Pourtant, l'idée se concrétisa rapidement : me basant sur le constat que mon écriture la plus authentique était celle se résumant à parler de moi-même, je repensai alors à mon court travail de mémoires sur ma vie dans le Nord. Finalement, pourquoi ne pas reprendre ce travail, explorer les souvenirs de « l'avant », mobiliser aussi ceux de « l'après », et compléter ainsi la mignardise pour en faire un repas plus consistant ?

Certes, je sais par avance que mon livre ne fera pas des milliers de pages et ne livrera pas les mémoires d'un officier SS impliqué dans le génocide des juifs, en vous plaçant dans le rôle de témoins un peu vaseux des exécutions par balles, en vous faisant revivre l'enfer sur Terre de Stalingrad pour terminer mon histoire dans un délire d'onanisme et de coprophilie. Arrêtons-nous un instant sur cette œuvre de Jonathan Littell, prix Goncourt 2006, excusez du peu. Difficile de résumer les mille quatre cents pages d'un roman à part, ne pouvant laisser indifférent et narrer l'histoire de Maximilien Aue, cet officier SS plongé au cœur du processus d'extermination des juifs durant la Seconde Guerre mondiale. D'une minutie et d'une précision chirurgicales, le livre condamne à l'armistice quiconque n'accepterait pas l'immersion dans les méandres d'un système inconnu du grand public, l'administration militaire et SS du III<sup>e</sup> Reich, dont les ramifications et les subtilités d'organisation sont d'une complexité sans nom. D'autre part, le lecteur non averti se doit d'enfermer son humanité et sa sensibilité la plus élémentaire au placard, condition *sine qua non* afin de survivre aux trois cents premières pages, véritable *revival* de la « Shoah par balles » en Ukraine, d'une indicible atrocité : plus loin dans le récit, l'épisode de Stalingrad fait figure d'une promenade de santé. Empêtré dans les fosses d'exécution aux côtés des commandos d'*Einsatzgruppen*, je passai quelques nuits assez cauchemardesques et redoutai alors l'écœurement, avant de surmonter l'épreuve avec un courage un peu honteux. Mon père, lecteur pourtant expérimenté, avait jeté l'éponge. La suite est pourtant passionnante. Au cœur du Caucase, l'industrie exterminatrice nazie est confrontée à une multitude de peuplades aux origines, langages et cultures diversifiés, bouillonnant dans la marmite du métissage et du mélange des peuples. Parmi eux, les *Bergjuden*, les juifs des montagnes. L'extermination systématique des juifs et opposants au régime (avérés, supposés ou même arbitrairement désignés) n'est pas sans effet sur les

populations et les enjeux locaux. Or, pour la Wehrmacht, la sûreté et le maintien de la sécurité militaire et politique au cœur des territoires conquis sont indispensables pour l'avancée du front. Dans ce sens, l'extermination des *Bergjuden* n'est pas sans risque. Mais s'agit-il vraiment de juifs ? Un débat improbable, historique, culturo-linguistique, presque philosophique, s'engage alors entre Wehrmacht et SS dont les intérêts s'avèrent rapidement divergents. Dans le contexte de revers que subit alors l'Allemagne en Russie et en Afrique du Nord, les tensions entre administrations SS et armée ne font que s'accroître. L'économie de guerre est en pleine crise, des milliers de soldats tombent au front, et l'appareil nazi doit alimenter les multiples ramifications de son organisation armée, affaiblie de toute part. Comble du comble au cœur de l'atrocité : alors que les SS gazent en masse les juifs dans les *KonzentrationsLager*, la nécessité de sélectionner et de sauvegarder les prisonniers les plus vaillants pour faire tourner l'industrie allemande vient notablement perturber l'impunité des acteurs du génocide, qui avaient jusqu'ici carte blanche pour étancher leur soif de mort.

Attaquant alors le dernier tiers du roman – je n'avais jamais autant lu de ma vie – une curiosité entêtante et un intérêt presque malsain m'amènent à me poser de nombreuses questions. Bon Dieu, mais quand même... Comment en arrive-t-on à haïr et à craindre une religion, un peuple tout entier, hommes, femmes, enfants et vieillards, au point d'en exterminer entre cinq et six millions en quelques années ? Cela me ramena à une question fondamentale que je me posais depuis des années : mais finalement, qu'est-ce qu'un juif ? Dans un de mes magasins culturels favoris, un grand réassort avait récemment modifié l'organisation des rayonnages. La zone consacrée aux livres, tous types confondus, était gigantesque. Les ouvrages consacrés à la Seconde Guerre étaient infiniment nombreux et je ne cessais de me perdre parmi romans, récits ou biographies de personnages historiques. Je sortis un énorme volume intitulé sobrement *Hitler* et observai, un peu effrayé, le profil moustachu à la mine sévère du dictateur. À ses côtés, une multitude d'ouvrages consacrés à Himmler, Rommel, Göring, Eichmann, Goebbels, et de manière un peu inquiétante, beaucoup moins à De Gaulle, Churchill ou Montgomery. Un peu plus loin encore, d'innombrables « beaux livres » consacrés à la Wehrmacht et aux différents corps d'armée nazis. Sur Internet, j'avais repéré un ouvrage dont les commentaires étaient dithyrambiques. Pourtant, la base de la recette ne semblait pas très favorable : *Sonderkommando : dans l'enfer des chambres à gaz*. Je

restai perplexe devant mon écran, me demandant si ce genre de lecture pouvait m'apporter davantage que la simple satisfaction de la prise de conscience. Est-ce vraiment un devoir de citoyen du monde que de lire ce type d'ouvrage, ou bien peut-on s'en abstenir à toute bonne fin psychologique ? De toute façon, il n'était pas vendu dans le magasin. Je me serais mal vu passer à la caisse, avec un titre pareil en main. J'imaginais déjà la caissière me jeter un œil mi-dégoûté, mi-inquiet, en scannant le code-barres. Pire que d'acheter une revue porno. Enfin, je pense.

Bref, trêve de digressions, je m'éloigne de ce que je voulais vous dire. Revenons à nos moutons et à mon ouvrage. Revenons à moi, si j'ose dire. Dans ce livre, j'aurais pu vous faire la description des sept pays dans lesquels j'ai vécu, suivant des parents épris de liberté et de voyages ; mon approche, au cours de ces périples, du dalaï-lama, une rencontre lumineuse et terriblement humaine qui bouleversa à jamais ma vie et ma perception des êtres et des choses. J'aurais pu vous raconter dans quelles circonstances je fus pris en pleine mer dans un terrible naufrage et comment j'ai pu sauver, en la prenant sur mon dos, une fillette de cinq ans en nageant plusieurs heures dans la nuit, au large des îles grecques. Ou encore, la manière dont j'ai vécu l'attentat du 11 septembre, durant mon séjour à New York en 2001. Mais tout cela, je ne vous le raconterai pas, car au risque de vous décevoir, je suis un homme tout à fait ordinaire parmi tant d'autres, au destin paisible et sans histoires, peu ou prou. Cela rend ma tâche d'autant plus difficile, inquiet devant la nécessité de susciter en vous l'envie de me lire et de vous intéresser à ma vie.

Depuis la nuit des temps limités à ma propre existence, j'ai toujours écrit. Les preuves les plus tangibles que je puisse aujourd'hui vous soumettre sont ces quelques cahiers d'écolier, rescapés d'une époque lointaine où je tenais mon journal intime comme peu de garçons de mon âge en possédaient, je pense. Nous reviendrons certainement à ces journaux intimes un peu plus loin dans mon récit, car parmi ces pages mythiques se trouvent quelques perles que j'accepte de vous livrer aujourd'hui avec le recul des années. Par la suite, la plume ne m'a jamais quitté, m'accompagnant tout au long de l'adolescence, et fut la principale actrice d'une période fondamentale dans ma vie de terrien, durant laquelle j'entretins pendant plusieurs années une relation épistolaire passionnée, hors du temps et totalement platonique, avec une jeune personne chez laquelle mes mots

trouvèrent un écho comme jamais auparavant. Ce fut une période de faste écriture, où régnèrent en maîtres absolus le papier et l'enveloppe, la lettre manuscrite dont la noblesse est aujourd'hui perdue au fin fond de l'oubli collectif. J'y reviendrai également. Quelques années plus tard, je participai un peu par hasard à un concours de nouvelles littéraires organisé par la bibliothèque de mon école d'ingénieurs, sur le thème du voyage. Désirant renouer avec l'écriture, je me lançai alors sans prétention dans la rédaction d'une histoire. Le concours était aussi ouvert à l'école d'agronomie et d'environnement pour les pays en voie de développement, école fréquentée essentiellement par des Français d'outre-mer, des Français d'origine étrangère et des étrangers citoyens du monde passionnés de voyage, donc de sérieux compétiteurs au vu du thème proposé. Tous les manuscrits traitèrent ainsi du voyage au sens premier du terme. À cette période, je consacrais une partie de mon temps à des jeux vidéo, particulièrement à l'aise dans les jeux de tir, incarnant un soldat allié face à une horde de soldats allemands me barrant sérieusement la route de la liberté. J'y puisai mon inspiration et je décidai alors de raconter le voyage spirituel et psychologique d'un soldat tombé dans le coma à la suite d'une blessure de guerre, sujet d'une grande gaieté il va sans dire.

Quelque temps plus tard, mon petit ouvrage, *Le Dernier Train*, remporta le premier prix. Je reçus une lettre dithyrambique de ma bibliothécaire, elle d'habitude si froide et distante. En fouillant dans mes archives, je viens d'ailleurs de retrouver ce fameux papier datant de 2002, dont je relis avec un regard neuf les grandes lignes :

*« Vous avez un vrai talent, un style qui mérite de s'exprimer sur d'autres thèmes. Je serais d'ailleurs ravie de vous lire à nouveau. Je suis persuadée que vous pourrez être édité. Vous le méritez, d'autant plus si vous continuez à écrire des textes de la même veine. Je me suis enrichie de cette expérience et j'espère qu'elle vous aura également donné une assurance en un talent caché, mais évident. Bonne fin de stage, bon succès dans ce que vous entreprendrez ensuite, et au plaisir de vous lire dans une autre histoire que vous aurez imaginé ».*

Tiens, il manque un e à « imaginé ». L'émotion, certainement.



Je tiens à remercier du fond du cœur cette grande et filiforme personne responsable de la bibliothèque, qui tapait au clavier à une vitesse folle, en une vague de dextérité à la fois souple et précise, véritable danse des doigts sur les touches qui ne cessait de m'hypnotiser. Je l'imaginais arbitrairement comme une célibataire introvertie et psychorigide. Notre échange m'apprit qu'il n'est parfois pas très intelligent de se fier aux apparences et au jugement hâtif d'une personnalité inconnue, et bien sûr, il me permit de renouer avec mon goût et ma capacité à écrire. Je m'empressai de suivre ses conseils et envoyai mon modeste manuscrit à quelques maisons d'édition, essuyant des réponses unanimement négatives. Mon projet était indéniablement trop court et manquait de maturité. En particulier, une lettre de refus me précisait que mon texte, effectivement organisé en chapitres, ne respectait pas la forme de la nouvelle littéraire.

Quelques années plus tard, dans un contexte que je vous livrerai plus tard, j'ouvris une page vierge et rédigeai de manière quasi instinctive les premières pages de ce qui allait devenir mon premier roman. Le travail fut de longue haleine. J'alternais phases d'écriture avec de longues heures de documentation sur la Première Guerre mondiale, durant laquelle se déroulait la plus grande partie du roman. J'écrivais à l'ancienne, au crayon à papier, car j'aimais par-dessus tout le contact avec la feuille ainsi que ce plaisir de poser mes mots sur le néant immaculé du papier blanc. J'aimais laisser des interlignes assez larges pour venir corriger, compléter, annoter, travailler la matière. Environ deux années me furent nécessaires pour venir à bout de mon projet, période passionnante durant laquelle j'allai pour la première fois à la rencontre de mon écriture en profondeur. Expérience assez troublante dont le paroxysme confronte l'écrivain à poursuivre au-delà de ce moment où il déteste ce qu'il a produit et ne supporte plus de se lire. Ayant survécu à cette étape importante de l'écriture, je relis aujourd'hui mon ouvrage avec beaucoup de plaisir et m'amuse de ses fragilités, de ses naïves maladresses. Ouvrage qui reste encore à l'heure actuelle sous la forme d'une version au format A4 spiralée, et non pas d'un joli livre broché exhibé dans ma modeste bibliothèque. Après plusieurs mois d'hésitation, je me décidai à envoyer mon manuscrit à quelques maisons d'édition, sans aucun succès, à l'exception de deux sociétés réputées douteuses pratiquant « le compte d'auteur panaché » masquant plus ou moins habilement la pratique du compte d'auteur tout court : pour être clair, je devais alléger mon compte en banque

d'environ trois mille euros pour faire publier mon livre et percevoir les bénéfices d'éventuelles ventes suivant une formule peu avantageuse. À d'autres.

Mais je ne peux en vouloir qu'à moi-même. Je suis l'auteur exclusif de mes écrits et par conséquent, l'unique victime de leur insuccès. Au contraire, dans le projet qui nous intéresse aujourd'hui, nous pourrions voir les choses un peu différemment. Certes, je reste l'auteur exclusif de mes écrits, mais je m'apprête à vous raconter mon histoire. Et celle-ci est intimement liée à celle de mon entourage proche et moins proche, en première ligne celle de mes parents qui m'ont désiré, conçu et mis au monde il y a maintenant trente-deux ans, élevé, nourri et chéri consciencieusement depuis ce jour. Il me sera donc toujours possible de les interpeller un jour : « Papa, maman, ma vie est plate et inutile. Vous auriez pu faire de moi quelqu'un de plus intéressant. » Restons lucides, l'éducation ne fait pas tout, et il faut à un moment donné prendre les rênes de la carriole qui nous fait traverser le monde et devenir maître de son destin. Comme dit ma mère qui a toujours été efficiente en mathématiques, la vie est la résultante de deux vecteurs, l'un étant constitué du hasard et l'autre de la direction que tu as choisi délibérément de prendre. Merci maman, mais remémore-toi la note qu'au lycée m'a concédée madame Lalande, couronnant le contrôle sur les vecteurs : 1/20 pour avoir tracé les figures de chaque exercice. Mais ne t'inquiète pas, j'ai compris l'idée. Ne devrais-je pas me prendre en main, tout plaquer pour aller à l'assaut du monde et donner un véritable sens à mon existence, plutôt que de rester ici à vous raconter des absurdités et tourner autour du pot avant de me lancer dans mon récit ? Démarche qui s'annonce tout de même assez ardue et semée de nombreux pièges d'ennui.

Il ne s'agit pas tant de vous assommer avec mes souvenirs d'enfance, dont les grandes lignes coïncident avec ceux de tant d'autres hommes, acteurs ou spectateurs de moments similaires, ayant peu d'intérêt à être contés. Ce qui pourrait nous amener à trouver un degré de lecture pertinent à tout cela, c'est peut-être m'interroger sur la manière dont tous ces événements – si communs soient-ils – et tous les personnages qui en ont été les protagonistes, ont contribué par leurs apports divers à façonner ma personnalité et à influencer mon évolution. À l'échelle d'une vie, quels sont les instants, les jours ou les années qui ont marqué notre vie plus que d'autres et sont imprimés à jamais en nous,